

Petite contribution à l'oraison funèbre de Roger Bourderon le 14/11/2019

Par Alain Roux

J'ai fait la connaissance de Roger en 1975 quand il devint le secrétaire administratif du Snesup. Il le resta jusqu'en 1979, alors que le regretté Pierre Duharcourt m'avait succédé comme secrétaire général. Ce furent des années durant lesquelles furent consolidées les améliorations dans les conditions de travail et les carrières des personnels des universités et des IUT arrachées par les luttes depuis mai 1968 et remises en cause de plus en plus gravement ces dernières années. Roger a contribué à ces fragiles conquêtes syndicales. J'avais apprécié ses talents de gestionnaire et l'art avec lequel il avait su résoudre divers conflits externes et internes apparus dans le cadre des actions du syndicat. Nous sommes devenus des amis et, par la suite, Roger devint mon ami le plus proche.

Le dimanche qui précéda sa mort, j'ai partagé avec lui en compagnie de nos épouses un excellent repas dans un restaurant hongrois situé sur la pente sud de Montmartre. Le mardi suivant, nous avons eu tous les deux au téléphone en fin d'après-midi une discussion qui prolongeait celle du dimanche. Si je rapporte cette anecdote c'est qu'elle contribue à préciser encore davantage l'image de cet ami que je ne reverrai plus. Nous avons parlé d'abord de la préface qu'il avait écrite à un livre consacré par son fils Michel, à Georges Politzer, le philosophe communiste fusillé par les nazis en mai 1942. Roger lui avait consacré aux éditions Messidor en 1984 un petit livre qui traitait de ses écrits clandestins de février 1941. Il était préoccupé par ce héros dont l'adhésion au marxisme et au parti communiste l'aida à rejoindre l'avant-garde de la pensée intellectuelle de son temps – il contribua notamment à introduire la psychanalyse en France- et , en même temps, l'amena par « esprit de parti » à prendre des positions d'un sectarisme extrême, notamment en 1939-40. La discussion

roula tout naturellement sur le pacte germano- soviétique, puis sur les interrogations de plus en plus angoissées qu'il avait repérées dans l'œuvre d'Aragon - dont il était, avec sa femme Denise, un grand connaisseur - sur le bilan de ce qui fut appelé par antiphrase le « socialisme réel ». L'autre sujet abordé fut le dernier film de Ken Loach, *Sorry we missed you*, qu'il voulait voir... mais à condition de trouver une salle de cinéma de plain-pied, à cause de son déambulateur.

Toujours chez lui le même souci de l'espérance en un monde meilleur, toujours chez lui une détestation de l'égoïsme meurtrier du capitalisme sauvage. Toujours chez lui aussi le désir de participer au nécessaire combat pour bâtir la société fraternelle que les progrès inouïs des forces productives rendait moins difficile à construire qu'il y avait un siècle. Depuis quelque temps était apparue chez Roger une certitude nouvelle : la catastrophe menaçante de l'éco système allait montrer à un nombre croissant de nos contemporains que cette « fin de l'histoire » couronnée par le triomphe mondial du capitalisme n'était que la fin de l'histoire d'une croissance fourvoyée.

Roger, arrivé au terme de sa vie, ne croyait pas à un autre monde, mais à un monde autre. Nous sommes toujours des millions à partager cette espérance.

Alain Roux. Le 14 novembre 2019,
Crematorium du Père-Lachaise.